

ANALYSE POSTCOLONIALE DU ROMAN *CONTOURS DU JOUR QUI VIENT DE LEONORA MIANO*, Rasmata KABORE (Université Joseph KI-

ZERBO – Burkina-Faso)

rasmatakabore459@yahoo.com

Résumé

Les premiers récits de femmes en Afrique noire francophone, en moyenne, furent des autobiographies classiques. Ces écrits, à la limite timides et conformistes, réduisaient le sociotexte aux seuls mondes des femmes. Autour des années 1990, apparaît une nouvelle génération de romancières qui marque une rupture en élargissant le discours féminin à d'autres considérations. Ces nouveaux textes résultent des violences et du chaos dans lesquels sombrent les nations africaines actuelles. Ils traduisent ainsi le regard de la femme sur la postcolonie. *Contours du jour qui vient* de Léonora Miano s'inscrit dans cette dynamique. Comment ce roman présente-t-il l'Afrique postcoloniale ? En quoi ce changement de paradigme révolutionne-t-il les normes du roman féminin classique ? Le concept du postcolonialisme nous servira à mettre en évidence ces nouvelles innovations des récits féminins en Afrique.

Mots clés : Roman féminin, autobiographie, génération, rupture, postcolonialisme, innovations.

POSTCOLONIAL ANALYSIS OF THE NOVEL *CONTOURS OF THE DAY COMING* BY LEONORA MIANO

Abstract

The first stories by women in French-speaking black Africa, on average, were classic autobiographies. These writings, bordering on timid and conformist, reduced the sociotext solely to the worlds of women. Around the 1990s, a new generation of novelists appeared who marked a break by broadening the feminine discourse to other considerations. These new texts are the result of the violence and chaos into which current African nations are sinking. They thus translate the woman's view of the postcolony. *Contours of the day coming* by Léonora Miano is part of this dynamic. How does this novel present postcolonial Africa? How does this paradigm shift revolutionize the norms of the classic women's novel? The concept of postcolonialism will help us highlight these new innovations in women's narratives in Africa.

Keywords: Women's novel, autobiography, generation, rupture, postcolonialism, innovations.

Introduction

Lorsqu'il publie son essai sur *La littérature nègre* en 1984, J. Chevrier ne consacre que deux pages à la littérature produite par les femmes africaines. Comme pour justifier ce manque d'intérêt, il referme cette brève halte par le propos suivant : « Si l'on rend un juste hommage à la littérature écrite par les femmes-

écrivains, peut-être est-il encore trop tôt pour parler d'écriture féminine » (1984, p.157). Pourtant, à cette période, nombreuses étaient ces femmes ayant produit des textes littéraires. Pourquoi ce déni ? Pour S. D. Beauvoir (1947), si la littérature des femmes est longtemps restée dans l'ombre et en marge, c'est parce que la grande majorité des écrits féminins sont narcissiques. M. Borgomano (1989) reconnaît que les premiers romans féminins en Afrique étaient en moyenne des autoportraits qui se bornaient à représenter la femme dans son environnement immédiat et à aborder des questions en rapport avec ses préoccupations quotidiennes. C'est pourquoi M. Mercier conçoit le texte féminin comme une œuvre-miroir qui serait une sorte de prolongement de l'auteure. Il rappelle :

Objet de contemplation où se reconnaître, l'œuvre est dès son origine circonscrite : elle se laisse enfermer dans les problèmes personnels d'un auteur qui se constitue son centre vital, rose rayonnante inséparable de son cœur-prolongement écrit qui renvoie à son point de départ en le réfléchissant au plus juste ou au plus haut (1976, p.20).

S. D. Beauvoir (1947, p.632) conseille une écriture féminine qui transcende les clivages sexuels pour dévoiler la réalité entière. La femme-auteure doit explorer le monde, celui de tous les Hommes sans distinction. Autour des années 1990, des critiques, au nombre desquels on pourrait citer O. Cazenave (1996), S. Z. Dabla (1986) et A. Huannou (1999), saluent l'avènement d'une nouvelle génération de romancières africaines. La rupture s'effectue dans le cadre d'une innovation thématique et d'un bouleversement des codes classiques. Pour justifier ces nouvelles voies de la littérature, G. N'Gal (1994, p.14) écrit :

si le discours littéraire se modifie et avec l'évolution des sociétés et de l'histoire ; c'est que le statut de l'écrivain est au préalable modifié ; que son rapport à la tradition littéraire et à l'ensemble social discursif a subi des coupures, des ruptures, des fêlures, des infidélités, des violations, bref des modifications ; en d'autres termes, que son rapport global à la société s'est modifié ; que la marche de l'histoire est un processus discontinu, une succession de discontinuités.

Le roman *Contours du jour qui vient* de l'écrivaine Camerounaise L. Miano fait partie de ces nouvelles écritures féminines en Afrique noire francophone. Il opère un dépassement d'avec la génération précédente en portant la voix des femmes au-delà des femmes. Comme leurs homologues mâles, les écrivaines ont décidé de participer à la construction de l'Afrique. Ainsi, le bilan des indépendances reste tragique. Le continent noir est devenu un champ de violences où les intérêts égoïstes priment sur le bien-être des millions de populations démunies. Par conséquent, les crises socio-politiques se succèdent laissant place à une déshumanisation de plus en plus grandissante. O. Cazenave (1996, p.325) fait remarquer :

si l'Afrique va si mal, cela tient en partie au fait que les femmes ne participent pratiquement pas au pouvoir politique. [...] La solution ne peut venir que d'une vision radicale des femmes dans leur mode de penser et de faire qui fait qu'elles doivent se débarrasser de leurs comportements figés, de sorte que les hommes, à leur tour, puissent apprendre une nouvelle façon d'être dans leurs interactions avec elles

et par la suite avec leurs confrères.

Le présent article ambitionne de mettre en lumière la représentation et le discours postcolonial dans *Contours du jour qui vient* de L. Miano. Il s'agira de répondre aux interrogations suivantes : Quel diagnostic ce texte fait-il de la postcolonie ? Comment ce roman féminin renouvelle-t-il le discours littéraire sur l'Afrique ? La théorie postcoloniale¹ nous servira d'outil pour appréhender la situation actuelle des États africains après les indépendances et les stratégies discursives mises en œuvre par les écrivaines pour traduire ces réalités. Dans les lignes qui suivent, nous montrerons dans un premier temps comment le Mboasu, ce pays imaginaire situé en Afrique équatoriale, est dépeint par la romancière camerounaise. Dans un second temps, nous analyserons les stratégies discursives utilisées pour dire la situation des États africains après les indépendances. La dernière partie de cet article présentera des pistes de solutions qu'apporte *Contours du jour qui vient* pour une sortie de crises en Afrique.

1. Le Mboasu, le tragique tableau d'un État postcolonial

Écrits peu avant ou après les indépendances, les romans postcoloniaux rapportent le bilan des indépendances et la structure de la nouvelle Afrique qui se décline. J. Chevrier (1984, p.139) affirme que la période comprise entre 1960 et nos jours a engendré, pour l'essentiel, une littérature de désenchantement et de désillusion. Autour des années 1960, la grande majorité des États africains ont accédé aux indépendances. L'homme blanc ne tenant plus les rênes du pouvoir, les populations avaient espoir de jouir pleinement de leur liberté et des richesses du pays. En effet, le colonisateur, qui a longtemps pillé, brimé et rabaissé le Noir au plus bas de sa dignité, cédait la place aux fils de l'Afrique. Une aube nouvelle sonnait pour le continent noir. Malheureusement, après quelques maigres résultats engrangés, les bels idéaux de reconstruction se sont effrités. À l'euphorie succède la désillusion. La corruption, le détournement des deniers publics, le népotisme, les arrestations arbitraires, le parti unique, les injustices sociales règnent en maître. Pour J. Chevrier (1984, p.255), le roman postcolonial n'est ni plus ni moins que le procès de l'indépendance confisquée par ceux qui devaient la défendre. À L. Kesteloot (2001, p.272) de constater que ce type de récit a engendré une nouvelle école, celle de l'absurde et du chaos africain. Elle se justifie en ces termes :

Ces romans ont une portée métaphysique qui dépasse leur argument, et que l'on mesure au malaise profond qu'ils dégagent. Ils provoquent l'interrogation angoissée non seulement sur l'actuelle situation politico-sociale de l'Afrique (ou sur l'aventure des peuples noirs) mais aussi sur l'humanité en général, en voie de détérioration (p.272).

Dans son analyse de la littérature postcoloniale, J.R. Nsangou (2020, p.3) relève que ces écrits mettent aussi en exergue le désarroi de la perte d'identité, les systèmes de démocratie, une géographie de la violence physique et symbolique

¹ La théorie postcoloniale fournit des outils critiques permettant d'analyser les écrits produits par les auteurs issus d'anciennes colonies.

avec ses déchets humains, ses errances tragiques et ses morts. Les écrits postcoloniaux présentent donc des sociétés en proie au chaos, en perte de repères. *Contours du jour qui vient*, à l'image de ces textes, situe la narration dans une nation exsangue en plein désarroi et qui n'est aujourd'hui que l'ombre d'elle-même. Il s'agit du Mboasu.

1.1. Un pays en miettes

L. Miano situe son intrigue dans un pays qui vient de sortir, fraîchement, d'une grave crise socio-politique. Le Mboasu est un pays imaginaire au cœur de l'Afrique équatoriale. Ancienne colonie, ce pays a connu la domination française. Mme Mulonga apparaît dans le roman comme le prototype du bon colonisé. Elle vénère la langue et la culture des « conquérants ». Cette institutrice « considérait inconsciemment, sans doute dans une sorte de désespoir, que ceux qui ne prenaient pas le train de la culture française étaient perdus pour toujours » (p.172). Mme Mulonga a, par ailleurs, connu ce temps-là où le Mboasu était appelé « La côte Des Pierres Précieuses ». Le récit sur le passé colonial du Mboasu remonte à plus loin. Musango, la narratrice revient en effet sur des faits historiques comme la traite négrière et la guerre pour les indépendances du pays. Elle fait remarquer :

Dans les livres, des images naïves représentaient les anciens chefs de la côte du Mboasu, les ancêtres des pêcheurs de Sombè. On les voyait vêtus de jupes de raphia, les yeux exorbités devant des colliers aux perles de verre, ou se mirant ébahis devant une glace au bord de faux argent. Non loin, on apercevait des hommes en file indienne, nus et enchaînés les uns aux autres. Des femmes les accompagnaient, dont les seins pointus ne parvenaient pas à masquer leur tristesse (p.160).

Elle continue sur la même lancée en rappelant le sacrifice du Mboasu pour faire honneur à la patrie. Le texte souligne la participation des enfants du Mboasu aux deux grandes guerres mondiales. Le Mboasu a jadis offert « à un général sans armée et sa force et son sang » (p.160). Tel Méka dans *Le vieux nègre et la médaille*, ce pays de l'Afrique équatoriale française a offert ses fils à la mère-patrie. Malheureusement, « le général avait trahi. Lorsque ceux qui avaient sauvé sa peau avaient voulu devenir ses frères et non plus ses vassaux, il a pris la mouche. Il avait envoyé un de ses sbires faire la guerre aux indépendantistes » (p.160). La marche de l'histoire continue. Les indépendantistes furent pourchassés et tués.

En nous rappelant ces pans du passé historique du Mboasu, la narratrice se plie ici aux exigences d'un devoir de mémoire. Ces rétrospections servent en outre à situer le récit premier dans le temps. Ce roman a pour point d'ancrage la postcolonie. L'histoire que raconte Musango se déroule après les indépendances. Quel est ce visage que présente le Mboasu indépendant ? Le Mboasu d'aujourd'hui est un pays qui essaie tant bien que mal de se relever d'un long conflit ayant opposé l'armée loyaliste aux rebelles. Le texte expose largement les conséquences de cette guerre sur le plan politique, social et économique. Parlant des raisons qui ont conduit à ces affrontements, la narration nous rapporte tout simplement que les indépendances ont mis à la tête du pays des hommes qui ne voulaient pas de l'indépendance. Ce paradoxe est souligné en ces termes : « ceux qui ne voulaient

pas d'un Mboasu indépendant avaient eu le pouvoir. Ils étaient encore là » (p.160). La narratrice nous renvoie au premier roman de Léonora Miano, *L'intérieur de la nuit*, pour éclairer qu'il est le lieu de déroulement du conflit. Ainsi, par cet intertexte, nous comprenons que *Contours du jour qui vient* est une des conséquences des événements tragiques survenus dans ce premier livre. Le passage suivant nous renvoie donc à *L'intérieur de la nuit* :

En réalité, il n'y a eu que des pillages, les rebelles démunis fondant sur des villages de la région afin de dépouiller des populations. C'était cela la guerre de libération. Une fois qu'ils avaient tout pris, ils étaient redescendus en ville, et on les voyait dans les rues, ces garçons en guenilles, alcooliques, drogués et sans repères (p.40).

Sur le plan politique, le pays est dirigé maintenant par le président Mawusé et les rebelles.

Les rebelles s'étant emparés de Sombè, le président Mawusé ayant été lâché par ses alliés occidentaux qui ne voulaient que protéger leurs ressortissants sur place. Les deux parties avaient été contraintes de ratifier des accords de paix. Pour faire bonne figure. Marquer leur volonté de réconciliation nationale (p.40-41).

Musango affirme que le Mboasu n'était plus un pays et n'avait plus d'avenir. Sombè, la principale ville du pays était envahie par des anciens rebelles. Le pays est maintenant gouverné par des brigands impunis et il n'y avait plus de sécurité. La peur avait rigidifié la ville. Sur le plan économique, les vivres manquaient, les braquages battaient leur plein et les médicaments se raréfiaient dans les hôpitaux. Les salaires, ils n'ont été payés que depuis des temps immémoriaux. La caisse de prévoyance sociale, quant à elle, ne prévoyait plus rien car elle « n'a rien à verser aux indigents qui sont l'immense majorité de la population » (p.154). La corruption allait bon train. Il fallait payer pour le moindre service. Sombè n'était plus que l'ombre d'elle-même. « Les constructions détruites par les batailles, les émeutes et les pillages dus à la guerre se tiennent comme elles peuvent, éventrées, brûlées, adressant comme les hommes de vaines suppliques au ciel » (p.151). Les habitants étaient deux fois plus nombreux qu'avant la guerre. Les paysans des campagnes ravagées par la guerre se sont ainsi

agglutinés dans le ventre de la ville, où ils grouillent désormais tels des vers géants. Ils se sont accrochés à chaque millimètre de sa peau dont les pores bouchés ne respirent plus. Ils sont venus dans l'espoir de ramasser des miettes de vie, mais les citadins se les arrachaient déjà. Harassés par le voyage, démunis, ils sont restés sur place, désertés par l'espoir, installés pour jamais dans une espèce d'apnée (p.151).

Construite autour des déplacements de Musango, le personnage central, le récit nous donne à voir la déshumanisation de Sombè. Les espaces et les attitudes des populations sont décrits avec un réalisme froid et cru. Tout semble à l'agonie. La description de Embényolo, un quartier sordide de Sombè, souligne davantage l'intensité de la précarité dans laquelle vivent ces populations. Lorsqu'elle découvre Embényolo, Musango est saisie d'épouvante. Elle n'aurait jamais pu imaginer cela car,

Il n'est pas possible de vivre ici. C'est sur la terre, et c'est en dessous de tout. C'est

noir de monde, et il n'y a pas un millimètre carré de terrain qui ne soit pris d'assaut par les ordures. Elles se décomposent sur le sol, macèrent entre elles-mêmes, se transforment en un condensé compact de crasse. On ne peut dire ce qu'il y avait à l'origine, ce qui a été jeté, ce qu'on a bien pu y ajouter, avant que cela devienne cette sauce épaisse qui fuit à travers les rues anarchiques du quartier, comme de la larve s'écoulant d'un volcan pour se solidifier au pied des habitations (pp. 235-236).

Embényolo est donc à l'image de ce pays détruit à tous les niveaux par la guerre. Cette précarité affecte, ainsi profondément l'état mental des populations et leurs rapports au monde. Parlant de la déshumanisation dans les récits postcoloniaux, L. Kesteloot (2001, p.272) observe :

Tous ces récits dévoilent une même réalité, souvent sordide, qui va de l'effritement de la personne à la décomposition de l'univers qui l'entoure. Un univers halluciné remplace cette Afrique bon enfant où le rire et la ruse permettaient au héros de se tirer d'affaire. Ici, de plus en plus, le héros est supprimé, ou alors devint falot, dérisoire, personnage errant, dérisoire, vulnérable.

Le roman postcolonial présente une métamorphose des personnages qui est la résultante des instabilités socio-politiques et économiques. Ils sont en proie à la folie.

1.2. Une société en proie à la folie

La folie est un écart opéré par un individu par rapport à la norme sociale et à l'environnement dans lequel il évolue. Le fou est donc un être asocial dont le comportement et la logique s'éloigneraient des habitudes communes. Au sens psychiatrique du terme, le fou est un malade mental. Perçu comme un danger à l'équilibre social, il devient un personnage marginal que la société décide d'écarter. Il faut souligner que le fou peut aussi être cet individu qui refuse d'agir comme les autres membres de sa communauté. De l'avis de J. M. M. Magnack (2013, p.210), « la folie devient synonyme de violence sur la norme, de transgression, de désordre dans la conduite, de l'incohérence des faits et gestes, de paroles, de l'agressivité contrairement à la raison qui symbolise l'ordre de la pensée logique ». Il existe deux types de folie : la folie individuelle et la folie collective. La folie, qu'elle soit individuelle ou collective, naît de la confrontation du personnage avec son milieu de vie.

La folie individuelle est liée à l'individu lui-même. Elle est due soit à une pathologie, soit à un désir refoulé, ou à une névrose qui trouverait ses origines dans le passé ou l'enfance de la personne atteinte. La folie devient dès lors une sorte de muraille que le sujet bâtit entre la réalité trop dure à supporter et ses propres faiblesses. Parlant des romans francophones postcoloniaux, J. Paré (1997) fait remarquer que de nombreux récits sont marqués par des personnages en proie à la folie qui passe irrémédiablement par un stade premier qui est la « démaîtrise ». Le personnage se sent comme pris au piège dans un univers où il ne se retrouve pas. Il devient de ce fait un étranger au milieu des siens. J. Paré (1997, p.48) souligne que la démaîtrise « n'est plus seulement la marque d'une aliénation mais surtout la preuve d'un déphasage de celui qui n'a plus la possibilité de se prévaloir des attributs qui avaient été les siens dans une situation antérieure ». Elle apparaît

comme le tracé de l'itinéraire vers la folie. La folie est une des caractéristiques majeures qui déterminent le sujet postcolonial car « dans ce monde renversé, les personnages ne peuvent que vivre dans l'angoisse et développer des névroses susceptibles de déboucher sur différentes formes de folies » (J. Paré, 1997, p.53).

La folie est le nœud central de l'intrigue dans ce roman de L. Miano. Elle se décline dès les premières pages du roman par le comportement assez déroutant d'une mère. Musango rapporte comment sa mère, lors de ses crises d'hystérie, faisait montre d'une violence hallucinante. Elle se souvient : « Tu m'avais attachée la tête en bas à une branche de manguier. Tu avais empoigné des bambous encore verts et ils avaient fendu l'air pour venir me déchirer la peau, encore et encore et encore » (p.19). Elle l'a fouettée jusqu'à ce qu'elle s'évanouisse. Un autre jour, sa mère l'avait attachée nue à son lit. Elle lui avait garni les oreilles, les narines et le sexe de papier journal puis aspergée de pétrole. Elle s'apprêtait à immoler sa fille. À neuf ans, elle est jetée à la rue.

Chez Ewenji, la mère de la narratrice, il y a justement eu cette phase de démaîtrise qui a suivi son cheminement pour finalement aboutir à la folie. Son histoire est celle d'une femme qui, dès l'enfance, s'est toujours sentie mal aimée. Elle a dû partager l'amour de sa mère avec dix autres sœurs adoptives. Elle a voulu restée accrochée à sa mère. Affronter le monde lui faisait peur et elle a fini par grandir avec cette fragilité. Aujourd'hui, face à l'échec de sa vie, elle préfère se réfugier dans le déni et faire de sa fille la cause de tous ses malheurs. Partie de Embényolo, un quartier pauvre et sordide de Sombè, elle a réussi à vivre aux crochets d'un riche entrepreneur pendant neuf longues années. À la mort de ce dernier, elle est dépossédée par ses beaux-parents. Elle sombre dans la folie. Elle refuse ainsi d'accepter sa condition et d'opérer un dépassement. J. Paré (1997, p.60-61) reconnaît que comme Ewenji, ces individus « développent des formes particulières de folie parce qu'ils ont échoué dans leur tentative d'adaptation au monde qui s'offre à eux ».

La folie peut, comme nous l'avons souligné, être un phénomène collectif. La folie collective se caractérise par l'angoisse, la méfiance, l'intolérance et la haine qui habitent les membres au sein d'une communauté donnée. Ces malaises sont la conséquence de la gestion calamiteuse des États africains. Nous sommes en présence de populations qui ont vécu une période douloureusement tragique du fait des affrontements entre le pouvoir en place et les rebelles. Toutes ces atrocités et inhumanités ont conduit ces habitants de Sombè au déraisonnement, à une folie généralisée. Le constat est là : « Après la guerre, il ne restait plus que le présent, et il n'était que perte de sens » (p.27). La ville était désormais envahie par des anciens rebelles drogués et traumatisés qui erraient dans Sombè tel des zombies. Les populations, ayant tout perdu et vivant dans l'incertitude du lendemain, se sont presque toutes tournées vers les églises révélées.

Tous les lieux de joie et de plaisir d'avant la guerre sont transformés en salles de lecture tenues par des évangélistes. Le « Boogie Down » devient l'« Eglise de la parole libératrice » ; le « Soul Food » en « Centre de rééducation spirituelle d'inspiration afro-chrétienne » ; la « Cité des merveilles » est maintenant « La porte ouverte du Paradis ». Toute la ville semblait obnubilée par ces temples

spécialistes dans les prières de combat, les ordalies se rapportant aux démons dissimulés dans les familles et les pratiques mystérieuses qui rendaient riches. Les populations s'y accrochaient comme une bouée qui les sauverait du naufrage. Elles étaient devenues des folles de Dieu. Le désespoir avait ainsi pris le nom de foi. Elles se pressaient tous les jours vers ces lieux de prières vêtues de soutanes blanches, rouges ou bleues. Musango confie que ces gens,

n'allaient pas se repentir mais se plaindre. Ils n'allaient pas chercher comment recréer l'harmonie au sein de leurs familles, mais comment bouter hors de leur domicile le sorcier qui, ayant pris l'apparence d'un proche, avait précipité leur ruine. Ils n'allaient pas élever leur âme, puisqu'ils n'aspiraient qu'à descendre, toujours plus bas, là où c'était le plus obscur, là où les pulsions de mort se faisaient passer pour des règles de vie honorables (p.26).

La folie conduisait ce peuple à tuer son futur. De plus en plus de familles démunies cherchaient des prétextes pour se défaire de leurs enfants. Par exemple, un père qui perdait son emploi, empoignait un de ces fils et le jetait à la rue. Aussi, une « mère faisait une crise de nerfs à l'idée d'affronter une journée de plus sans savoir ce qu'on mangerait à la maison. Soudain, elle trouvait qu'un de ses enfants avait décidément un regard étrange » (p.32). Avec l'approbation du pasteur ou du marabout, le sort de cet enfant était scellé : il devenait le sorcier. Nombreux étaient ces enfants que la société marginalisait.

2. La voix du marginal

Le nouveau roman féminin en Afrique noire francophone donne la voix à des figures marginales. Ce sont la prostituée, l'étrangère, la folle, la femme stérile, la célibataire... Ces personnages ont longtemps été relégués au second plan ou dans l'ombre. Ces nouvelles voix permettent aux écrivaines d'opérer une rupture dans le discours sur la société. À O. Cazenave (1996, p.25) de dire : « Parce que ces femmes sont en marge ou sont mises en marge de la société, elles se trouvent dans une position paradoxalement privilégiée qui leur permet une introspection et une analyse beaucoup plus fine des problèmes de la société ».

2.1. Un narrateur en marge

L. Miano a choisi de faire de son narrateur-personnage principal une figure marginale. Avec *Contours du jour qui vient*, elle donne la parole à une adolescente qui joue le rôle du parfait marginal. La marginalité est un phénomène de mise à l'écart, à la périphérie. Musango est à la fois rejetée par sa société et par sa mère. Sa vulnérabilité est physique, sociale, sexuelle, intellectuelle et religieuse. La narratrice est une petite fille d'à peine douze ans. Cette fillette est atteinte d'un mal incurable qui lui ronge le sang. Scientifiquement, elle souffre d'une maladie congénitale. Son corps fabrique des globules de mauvaise qualité. Ils sont en faux au lieu d'être ronds et s'attaquent entre eux. Musango s'autodétruit involontairement. Ces crises, assez fréquentes, sont particulièrement douloureuses. Elle est donc condamnée à vivre avec cette infirmité. Pour Sésé la voyante, un démon a pris possession du corps de la petite fille et l'oblige à se repaître des vies humaines. Elle est nommée le vampire, le démon ou la petite sorcière aux yeux

jaunes. Sa mère croit qu'elle a besoin d'être exorcisée de sorte à extirper en elle ce mauvais sang, ce mauvais esprit.

La vulnérabilité sociale de Musango dans l'œuvre renvoie à une double marginalité. Elle est une bannie qui erre dans les rues de Sombè donc, inéluctablement, elle est mise au banc des enfants-sorciers. Ce sont, comme la narratrice, tant d'adolescents jetés dans les rues depuis que la guerre est finie. Ils sont des parias. La narratrice confesse : « Je suis véritablement comme les autres, tous ces autres que leurs parents ont chassés et qui se nourrissent comme ils peuvent à même les nombreuses décharges improvisées où les ordures s'amoncellent en plein cœur de la ville » (p.210). La société à laquelle elle appartient la discrimine du fait de son sexe. Elle est née femme. Selon Ewenji, si elle avait mis au monde un garçon, son conjoint ne les aurait pas écartées de son testament.

La petite fille est en outre rejetée du fait du regard condescendant qu'elle porte sur les autres. L'autrice donne la parole à certes une enfant de douze ans, mais avec un coefficient intellectuel largement au-dessus de la moyenne. Son niveau de raisonnement et ses propos sur la situation de l'Afrique sont assez surprenants, voire inimaginables pour un être qui vient à peine de découvrir le monde. Son discours est soutenu et très sarcastique. Chaque fois qu'elle ouvre la bouche, on lui reproche cet esprit qui tranche avec les mentalités dites africaines. Musango regarde sa société de haut. Elle abhorre la passivité et la crédulité dont font montre ses concitoyens. Son rejet par les autres se justifie aussi par son refus d'adhérer à la folie collective qui pousse ces gens vers les nouvelles églises d'éveil. Sa critique est plus acerbe lorsqu'elle dépeint cette ruée vers ces faux pasteurs. De son avis,

Nous ne sommes pas un peuple cartésien. Nous n'avons pas à l'être. Il est légitime de croire à ce qu'on ne voit pas, [...]. Ce qui est incompréhensible, c'est la raison pour laquelle notre croyance se laisse si volontiers couler vers les abysses les plus ténébreux. Nous n'aimons rien autant qu'éteindre toutes les lumières, afin de ne laisser brûler les braises qui nous consomment de notre vivant, faisant du lendemain une impossibilité (p.27).

La narratrice est donc, à tous les niveaux, mise en marge par sa société. Elle incarne le regard de l'enfant sur une société coupable d'infanticide. Elle est de plus une femme dans un milieu où celle-ci ne bénéficie d'aucune considération. Aussi, en dehors de son jeune âge et de son sexe, elle traîne une maladie congénitale. Pour les génies des cauris, elle est une sorcière, un vampire. Dans les rues de Sombè, c'est une démente, une folle aux yeux jaunes. Nous retiendrons que l'exclusion de Musango est par ailleurs une réaction volontaire de celle-ci parce qu'elle se refuse d'appartenir à cette société en proie à la folie. Cette posture du narrateur permet de toucher d'autres problématiques que celles liées exclusivement au monde des femmes.

2.2. Des préoccupations plus universalisantes

Dans son analyse de l'évolution de l'écriture et, la parole des femmes-écrivaines en Afrique, M. Borgomano retient que les textes des écrivaines actuelles

font un dépassement par rapport aux sujets classiques abordés par la première génération. Nous sommes en effet en présence de textes qui mènent la réflexion autour du pouvoir politique en Afrique. Les sujets abordés sont universalisants car ils élargissent le discours critique à la société et à l'humanité en général. M. Borgomano (1994, p.93) écrit :

[...] nullement cantonnés aux affaires de femme, même quand ils paraissent aborder des sujets familiaux, les romans écrits par les femmes africaines ne relèvent plus guère de la sphère traditionnellement dévolue aux femmes (pas seulement en Afrique) : la sphère familiale et privée. Ils s'aventurent en effet, dans tous les domaines, sans éviter le domaine du pouvoir.

Contours du jour qui vient est un roman féminin mais sa portée n'est nullement d'exposer tout particulièrement les malheurs et les injustices que connaissent les femmes du Mboasu. Son sujet premier est la condition des enfants face aux chaos et aux instabilités que connaissent les nations africaines postcoloniales. D'ailleurs dans un entretien accordé à T. S. Yoassi (2010, p.105), l'autrice souligne que l'idée de ce livre lui est venue en regardant un documentaire sur les enfants-sorciers au Congo. En effet, l'extrême pauvreté de certaines familles les poussait à rejeter leurs enfants dans la rue en les accusant de sorcellerie. Le Mboasu actuel est un État exsangue qui se relève difficilement d'une longue période de guerre civile. Tout s'est effondré. Avant la guerre, ce pays sur le plan économique aurait pu rivaliser avec la Corée du sud. Mais Aujourd'hui, il ne reste que ruine et désolation. Les populations, désemparées, s'en prennent à leurs progénitures. Elles sont soit jetées dans les rues soit battues à mort. Musango fustige cette société qui met des enfants au monde sans véritablement penser au devenir de ceux-ci. Selon elle, elle le fait par pure égoïsme car elle n'a jamais véritablement pensé à l'implication qu'avoir un enfant revêt. Elle explique :

La conception des êtres implique qu'ils soient considérés pour eux-mêmes, avant d'être mis au monde. Elle nécessite qu'on ait présent à l'esprit qu'ils soient des entités à part entière, non pas des outils de purification, non pas des moyens de se réaliser, non pas des bâtons de vieillesse, non pas la rémanence des géniteurs trépassés, mais des individus. Personne ne pense aux enfants. Des générations d'humains sont donc engendrées plutôt que conçues (p.99).

L. Miano montre par ailleurs comment l'instabilité a favorisé la prolifération des sectes. La religion est une problématique que soulève l'œuvre. Lorsque la fillette de neuf ans est mise à la rue par sa mère, elle se trouve plongée dans un univers zombifié où tous convergent vers les temples, vêtus de soutanes blanches, des cierges allumés à la main. La narratrice dénonce cette parodie parce que, au lieu de se rapprocher de la lumière, ces églises ne leur enseignent que la haine du prochain et la promesse de l'abondance. La foi devenait l'objet d'une arnaque par laquelle les prophètes dépouillaient les fidèles de leurs maigres ressources. C'est l'exemple des pasteurs, Lumière et Don de Dieu, « qui ne croient en rien d'autres qu'au capitalisme. Ils font les affaires que l'air du temps avantage. Ils ont créé la congrégation il y a trois ans, [...], tout cela dans le seul et unique but de soutirer aux fidèles une partie de leurs revenus » (p.110). À la Porte Ouverte du

Paradis, les pasteurs Papa et Maman Bosangui promettaient l'onction des millionnaires à tous ceux qui seront les plus généreux envers le créateur. La narratrice fait remarquer : « Les gardiens de la Porte Ouverte du Paradis sont des faussaires, comme Lumière et Don de Dieu » (p.192).

La question du genre, loin d'être occultée, est aussi soulevée par Musango. Lumière, Don de Dieu et Vie Éternelle font de la traite des femmes. Ils les achètent à des familles pauvres à la campagne pour nourrir un réseau de proxénétisme. Ces filles, acheminées clandestinement vers l'Europe, sont contraintes à la prostitution. Face aux sorts de ces filles, Musango retiendra qu'elles sont devenues des ombres qui se laissent instrumentalisées. Le texte rapporte en outre une scène de féminicide. Le Mboasu est une société phallocratique qui accorde tous les droits et pouvoirs aux hommes au détriment des femmes. Elles sont, à la limite, perçues comme des objets, de la marchandise et sont victimes de violences verbales, psychologiques et physiques. *Contours du jour qui vient* ne fait pas qu'exposer longuement les problèmes de la postcolonie, il conduit aussi la réflexion autour des alternatives pour une sortie de crise.

3. De l'ombre à la lumière

Ce roman de L. Miano peut être lu comme un hymne à la vie et à l'espérance. Il rapporte un exemple de victoire quand bien même le bout du tunnel semblait improbable. Il montre que tout espoir n'est pas perdu ni pour Musango ni pour le continent africain. O. Cazenave indique qu'il s'agit d'une particularité des nouvelles écritures féminines. Elle souligne que les romancières cherchent, contrairement à leurs confrères, des alternatives possibles et une porte de sortie à un monde d'esprit désespérément statique et pessimiste (1996, p.229).

3.1. Musango et le refus de la fatalité

L'identité du personnage principal de *Contours du jour qui vient* est un élément-clé dans la portée symbolique de l'œuvre. Ce personnage féminin reste à tout point de vue défavorisé et limité. Sur le plan physique, elle est condamnée à vivre avec un mal incurable, extrêmement douloureux et handicapant. À ce désavantage, s'ajoute la discrimination sexuelle. En effet, elle est une femme dans une société où celle-ci n'est pas totalement libre. En plus, elle est accusée de sorcellerie et erre dans les rues sans aucune protection familiale. Elle vit dans la peur, l'angoisse et la culpabilité. Musango est tout ce négatif et le bonheur semble lui tourner le dos. Cette première phrase du roman illustre bien sa situation : « Il n'est que des ombres alentour » (p.15).

Durant ces trois ans loin de sa mère, le cœur de Musango s'est nourri de colère, de ressentiments, d'idées sombres, lugubres sur sa condition. Le roman se construit dans une sorte de monologue. Elle se raconte à une mère absente. Tout au long du texte, le « tu » surplombe le « je ». Sa mère est ce « tu » qui jalonne presque toutes les lignes du roman. La narratrice est remplie de doutes et de questionnements. La petite fille ne voulait pas croire qu'une mère puisse haïr son propre sang. « J'étais persuadée être à une autre, que tu avais dû voler le bébé d'une autre pour t'installer sous le toit de papa » pensait-elle souvent (p.35).

Son errance et toutes les horreurs qu'elle a vues ont fini de la convaincre qu'elle n'avait rien fait de mal car « les sangsues ne peuvent aimer leurs enfants. Elles n'en ont que pour consolider leur situation sociale. Ici, chacun pour soi. Un enfant peut devenir le pire ennemi de ses parents sans même le savoir » (p.104). Marion Coste (2006) nomme cette transformation de la vulnérabilité en une puissance d'agir le *care*². Musango a su dépasser ses vulnérabilités, les humiliations et les rejets pour se construire. Quand la maladie n'a pas eu raison d'elle, elle comprit qu'elle n'était pas née pour rien et qu'il n'était plus question pour elle de rester une ombre toute sa vie. Pour elle, Dieu n'a pas créé l'Homme pour qu'il soit une petite chose rampant à la surface de la terre. L'Homme ne doit pas se soumettre aux événements ou à la poudre blanche ou aux cailloux d'une prétendue voyante. Il doit oser tenter sa chance. Elle veut opérer une rupture, un dépassement pour ne plus s'accrocher au passé et à la folie d'une mère. Elle souhaite que sa mère sache : « Je saurai m'aimer sans que tu ne m'y aides. Tu n'es rien d'autre pour moi, que le trou par lequel j'ai dû me faufiler pour arriver sur terre » (p.68). Aussi, grâce à la vieille Musango³, elle a compris que la colère est vaine et qu'elle ne pouvait faire passer le chagrin. Il fallait la jeter au sol pour être en paix et entière. Musango, qui signifie la paix, est en ce moment réhabilitée linguistiquement. Elle retrouve cette sérénité que lui confère son identité car comme le disait sa grand-mère maternelle, Mbambè « nommer un être, c'est le définir, lui indiquer une direction. On est le nom qu'on porte, et il ne faut pas vivre là où ce nom n'est rien, là où sa vibration est étouffée » (p.255-256). La jeune fille a choisi de faire la paix avec elle-même et de pardonner. Avant de mourir, le dernier conseil que Mbambè laisse à Musango est :

Ce que vous devez faire pour épouser les contours du jour vient, c'est vous souvenir de ce que vous êtes, le célébrer et l'inscrire dans la durée. Ce que vous êtes, ce n'est pas seulement ce qui s'est passé, mais ce que vous ferez. Si la paix, qui est aussi l'amour s'allie à la vérité, qui est une autre figure de la justice, ce que vous accomplirez sera grand (p.260-261).

Ainsi ce personnage problématique, pour lequel tout semblait perdu d'avance, grâce à sa lucidité, à son courage, à sa détermination et au pardon, a su passer outre les barrières pour rêver les contours du jour qui vient. Musango devient un symbole d'espoir pour toutes ces nations postcoloniales.

3.2. Une lueur d'espoir pour l'Afrique

Contours du jour qui vient est un roman féminin qui fait la critique sociale et politique des États africains postcoloniaux. Le discours de son personnage central est celui d'un être qui est amené à affronter les dures réalités d'un pays détruit à tous les niveaux par la guerre. La tonalité est sarcastique, crue et profonde dans l'évocation de la descente du Mboasu vers la déshumanisation. Pour la narratrice, tout cela arrive parce que ce peuple a tout simplement choisi de baisser

² Le *care* désigne tout ce que nous faisons pour réparer notre « monde » : nous-mêmes et notre environnement.

³ La vieille Musango est une vieille énigmatique. Elle est une sorte de double de la fillette.

les bras face à l'adversité et, tant qu'il continuera de se croire victime de l'histoire, il n'arrivera à rien. Musango dénonce ainsi cette lâcheté qui amène continuellement l'Africain à incriminer la colonisation, son milieu et ses semblables pour ses propres erreurs. Ainsi,

Les lettrés diront que c'est la faute des autres, ceux qui vendent les armes et soutiennent les dictateurs. Les autres diront que c'est le sort, la malchance. Personne ne se demandera si c'est parce qu'on a des armes qu'il faut s'entretuer. Personne ne voudra savoir qui a ordonné au dictateur de spolier son peuple. Personne n'interrogera le sort et la malchance, sur cette passion folle qui les a fait s'accrocher à notre corps décharné dont il n'y a plus de jouissance à en tirer (p.126)

Dans la même veine, Axelle Kabou (1995, p.20) renchérit : « Les Africains se représentent généralement leur sous-développement comme le produit des manigances et de la malveillance des puissances extérieures déterminées à les maintenir dans un état de sujétion depuis quatre siècles ». La fuite de responsabilités est par ailleurs ce que Musango reproche à sa mère. Celle-ci a refusé d'être une femme de caractère et ambitieuse, laissant un homme décider de son avenir et de celui de son enfant. Les fidèles des temples n'ont eux aussi jamais compris qu'ils étaient une force et qu'ils avaient la possibilité de changer leur destin s'ils interrogeaient réellement leur conscience. Musango explique :

Les gens d'ici sont comme cela parce qu'ils ne savent rien d'intime sur eux-mêmes, parce qu'ils traînent une vie qu'ils n'ont jamais pensée. On leur a seulement dit qu'ils l'avaient reçue et qu'ils devaient la garder. Certains la traînent comme un boulet, d'autres l'endurent comme une longue et incurable maladie. Tous sont étranglés par la vacuité de cette vie à garder sans raison donnée, sans raison admise (p.108).

La petite fille croit que l'Afrique vaut mieux que ce qu'elle pense d'elle-même. Sa grandeur viendra de ce qu'elle saura engendrer des êtres libres qui se tiennent debout pour mieux regarder devant. Elle estime que tout n'est pas perdu parce que la conscience n'est pas morte contrairement à ce qu'on pense. Elle déclare ceci : « Si notre peuple peut produire des individualités assez audacieuses pour affronter ses errances et ses lâchetés, il lui reste une chance de prétendre à la grandeur » (p. 177-178). Le récit rapporte à cet effet des symboles positifs qui ont su donner un sens à leur vie. Ayané, Tante Wengisané, Aida, Kwin, Madame Mulonga et Mbambè, la grand-mère. Ces femmes ont porté secours à Musango et à tous les autres enfants rejetés dans les rues de Sombè. Elles leur ont sauvé la vie et ouvert leurs cœurs. Mbambè a ramassé dans les caniveaux de Embényolo dix bébés. Elle en a pris soin comme si c'étaient ses propres enfants. Aida, Ayané et Wengisané s'occupent d'un refuge pour enfants dits sorciers. Kwin s'est opposée de toutes ses forces au meurtre d'un enfant affamé qui avait volé un poisson pourri au marché de Kalati. Ces humanités l'ont convaincue que tout n'est pas perdu et que l'espoir d'un changement reste possible. Elle affirme, rassurée :

J'avance, et je ne suis pas seule. Dans les recoins ignorés de ce pays, d'autres sont mes homologues dans l'espérance. D'autres sont des vaincus de la douleur. Ici et dans tous les lieux dédaignés des puissants. Ils ont comme moi aboli l'amertume et

la vindicte, pour que leur vie ne s'écoule en perpétuels regrets. Le jour qui vient leur appartient. J'avance et je ne suis pas seule (p.234).

Pour parvenir à une amélioration et en des lendemains meilleurs, il faut d'abord assumer ce qu'on est, accepter son passé et de nullement le rejeter. Le passé est la somme des expériences et le terreau à partir duquel l'Afrique pourrait se construire. La solution n'est donc pas de rejeter tout ce que le colonisateur a laissé en héritage au continent mais d'identifier ceux qui pourraient servir les intérêts de l'Afrique. C'est le cas de la langue française. Selon Musango, le français est le moyen le plus sûr pour préserver une forme de paix identitaire du fait de sa neutralité. Il permet de viser des objectifs plus pragmatiques parce que l'Afrique, ce sont des tribus si disparates et si jalouses de leur langue. Cela éviterait les conflits.

Par ailleurs, il faut accepter que les traditions ne viennent pas uniquement des pères, mais également des rencontres que ceux-ci firent il y a longtemps de cela. La réalité, selon Musango, reste que l'autre a naturellement pris place en nous, et il n'est pas question de l'en déloger sans nous précipiter nous-mêmes au tombeau. « Nous sommes l'autre » (p.180). Parlant de la religion, elle affirme que celle-ci ne devrait pas diviser les hommes mais plutôt les rapprocher du suprême, les conduire vers la paix intérieure et l'amour du prochain. C'est la raison pour laquelle elle déplore le fanatisme et ces parodies de syncrétisme religieux. Il s'agit d'une arnaque. Le roman se referme sur un conte que raconte Mbambè à ses petits-enfants. Ce conte caricature les dessous de la colonisation. Mbambè commence ainsi :

D'autres sont venus [...]. S'ils ont jadis creusé des routes, c'étaient pour accéder à chaque millimètre de terrain dont il y avait quelque chose à tirer. S'ils ont soigné nos maux, c'était parce que nous devions être forts pour travailler. S'ils ont bâti des écoles, c'était pour nous apprendre à ne plus aimer, et à oublier le nom de nos ancêtres. Ils ne voulaient pas seulement notre terre et notre sueur. Il leur fallait notre âme (p.260).

Grand-mère affirme que l'âme d'un peuple ne se vole pas ainsi facilement. Même si on veut bien la donner, elle se rebiffe et mord. En conclusion, l'âme de l'Afrique n'est pas morte et ce peuple ne devrait avoir aucune haine, aucune colère. Il est possible de recréer cette unité perdue et c'est en chacun qu'il faut la réhabiliter. Ainsi, « nous devons faire la paix dans nos cœurs, pour que nos yeux s'ouvrent sur la vérité. C'est du plus petit que part le plus grand, comme la minuscule graine qui donne naissance à un arbre dont le feuillage peut s'étendre d'une rive à l'autre » (p.262). Tel est l'héritage que Mbambè, cette vieille aux cheveux blancs, laisse à la nouvelle génération africaine avant de mourir.

Conclusion

Au terme de cette étude, nous retiendrons que *Contours du jour qui vient* est un roman féminin à visée politique. Son principal objectif n'est pas de mener une lutte féministe mais de mettre en lumière la situation des États africains après les indépendances. C'est l'exemple du Mboasu, un pays imaginaire situé en

Afrique équatoriale, affaibli par de nombreuses années de guerres civiles. Aujourd'hui, le pays est en miettes, exsangue et connaît de graves difficultés tant sur le plan sécuritaire, économique que social. L'instabilité et la précarité ont par ailleurs ébranlé profondément les populations qui se sont réfugiées dans le fanatisme religieux. La folie collective, construite autour de la foi et la haine du prochain, est le spectacle que livrent les rues de la capitale Sombè. Les enfants sont aussi la cible de ce déraisonnement. Ils sont tenus pour responsables de l'échec de leurs parents. Cette société cherche à les tuer. Le roman met en exergue les conséquences des instabilités politiques sur la condition des enfants en Afrique. Musango, la narratrice, se fait le porte-voix de ces êtres fragiles si vulnérables face à des forces qui les dépassent. Cependant, le récit montre une nouvelle génération qui, malgré ces obstacles, triomphe de la haine et de la colère. Elle a choisi de revendiquer son droit à la vie. L'Afrique se construira grâce à cette génération qui aurait accepté son passé et fait la paix avec elle-même. Comme Musango, le continent noir doit prendre conscience de sa valeur pour espérer épouser les contours du jour qui vient. Ce roman est une satire de la postcolonie mais plein d'optimisme parce qu'il donne la voie à suivre pour sortir de l'ombre.

Bibliographie

BORGOMANO Madeleine, 1989, *Voix et visages des femmes dans les livres écrits par les femmes en Afrique noire francophone*, Abidjan, CEDA.

BORGOMANO Madeleine, 1994, « Femme et écriture-parole », *Notre Librairie*, n° 117, p.87-94.

CAZENAVE Odile, 1996, *Femmes rebelles. Naissance d'un nouveau roman africain au féminin*, Paris, L'Harmattan.

COSTE Marion, 2020, « Vulnérabilité, puissance d'agir et care dans *Contours du jour qui vient* », *Elfe XX-XXI* [en ligne], n° 9 (consulté le 3 mars 2024). Url : <https://journals.openedition.org/elfe/1953>.

DABLA Sewanou Zinsou, 1986, *Nouvelles écritures africaines, romancières de la seconde génération*, Paris, L'Harmattan.

De BEAUVOIR Simone, 1949, *Le deuxième sexe* (tome I et II), Paris, Gallimard.

HUANNOU Adrien, 1999, *Le roman féminin en Afrique de l'Ouest*, Cotonou, Flamboyant.

KABOU Axelle, 1995, *Et si l'Afrique refusait le développement ?* Paris, L'Harmattan.

KESTELOOT Lilyan, 2001, *Histoire de la littérature négro-africaine*, Paris, Karthala-AUF.

MAMBI MAGNACK Jules Michelet, 2013, *Littérature postcoloniale et esthétique de la folie et de la violence : une lecture de neuf romans africains francophones et anglophones de la période postindépendance*, Thèse de doctorat, Université de Yaoundé.

MERCIER Michel, 1976, *Le roman féminin*, Paris, PUF.

MIANO Léonora, 2005, *L'intérieur de la nuit*, Paris, Plon.

..., 2006, *Contours du jour qui vient*, Paris, Plon.

N'GAL Georges, 1994, *Création et rupture en littérature africaine*, Paris,

L'Harmattan.

NSANGO Russel Jonathan, 2020, « Le roman postcolonial francophone et la refondation des imaginaires : les voix/voies féminines », *Voix plurielles*, vol.17, n°2.

OYONO Ferdinand, 1972, *Le vieux nègre et la médaille*, Paris, Union générale d'éditions.

PARE Joseph, 1997, *Écritures et discours dans le roman africain postcolonial*, Ouagadougou, Kraal.

YOASSI Trésor Simon, 2010, « Entretien avec Leonora Miano », *Nouvelles Études Francophones*, vol 25, n° 2, Nebraska, Presses universitaires de Nebraska, 2010, p.101-113.